Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 38

Artikel: Les sabotiers
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191216

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des livres vient se joindre celui des gravures, de la lithographie, de la musique, des cartes géographiques, etc., etc.

Les foires de Leipsick attirent plus de 60,000 étrangers venus de tous les points du globe, et on estime à près de 250 millions par an la valeur totale des affaires qui s'y traitent.

* * *

La fameuse foire russe qui se tient à Nidji-Novgorod (dans la Russie centrale, à 425 kilomètres de Moscou) dure huit semaines et commence le 1er juillet.

On peut s'imaginer ce fantastique campement autour d'une petite ville sans grand caractère, sans monuments curieux, située juste au confluent de l'Oka et du Volga. La quantité des navires qui débarquent ou embarquent des cargaisons est telle, à cette époque, que les eaux de ces fleuves en sont littéralement couvertes.

Les marchandises sont distribuées dans plus de trois mille boutiques réparties en quatre quartiers : le quartier des étoffes, celui des fourrures, celui des thés et celui des fers. Il y a des caisses de thé en amoncellements, des entassements de fourrures, martre-zibeline, loutre, chinchilla, renard bleu, chèvre du Thibet, mouton d'Astrakan, des pyramides de soies chinoises, de cotonnades indiennes, de draps allemands et russes, des montagnes de fer à ouvrer, déjà tout laminé, mis en barres. Durant huit semaines, quatre cent mille négociants se succèdent et brassent, au moins, deux cent millions d'affaires. Public étonnamment varié, fait de Cosaques, de Caucasiens, de Circassiens, de Persans, d'Indiens, de Chinois. On vient du Céleste-Empire en longues caravanes. On s'arrête à la foire de Kiakhota ; puis on envoie les cargaisons avec un personnel de vendeurs, par eau, par chemin de fer, par les voies les plus sûres et les plus rapides. La valeur des produits qui circulent, d'une année à l'autre, à la suite de ces rendez-vous où les commerçants prennent langue, n'est pas estimée à moins d'un demi-milliard.

Les sabotiers.

Parmi les visiteurs « pittoresques » qui ont afflué à l'Exposition, ces jours-ci, on a beaucoup remarqué une petite bande de sabotiers vosgiens, arrivés par un train de plaisir.

Et pourquoi ne la verraient-ils pas, eux aussi, l'Exposition ?

Vêtus de blouses de laine et chaussés de la primitive chaussure par eux-mêmes fabriquée, ces braves travailleurs, ne se séparant pas, allant par groupes, admiraient les merveilles étalées sous leurs yeux et se livraient à des réflexions parfois étonnantes de bon sens et de justesse.

Mais, en ce qui les regardait, ils n'avaient pas d'autre but que celui de satisfaire leur curiosité, car, seul, peut-être, leur métier n'est guère susceptible de perfectionnements.

Alors que tout se transforme dans le monde, eux, les simples, ils conservent les antiques traditions : ils vivent comme ont vécu leurs pères et ils travaillent exactement comme ils ont travaillé.

Le sabot reste aujourd'hui ce qu'il était il y a des siècles, et, dans des siècles encore, il sera tel.

On sait que l'existence des sabotiers est elle-même fort curieuse, — à nos yeux de citadins, du moins.

Ce sont des artisans errants, des nomades. Ils ne se fixent point en un village. Ils vont d'endroits en endroits, parcourant les vallées, les combes, les forêts, les montagnes, en quête d'un terrain propice où ils établiront un campement momentané.

« Le sabotier est semblable à l'alouette des champs, dit M. André Theuriet ; il ne fait pas deux fois son nid dans le même sillon. »

* * *

Le choix du campement est déterminé par la chance et les hasards de l'exploitation. Les sabotiers, après avoir parcouru successivement tous les cantons de la forêt, s'arrêtent là où une coupe va être exploitée et où ils trouvent à faire un bon marché. Ils s'installent alors, de préférence, près de l'entrée d'un bois, dans le voisinage d'un ruisselet bavard aux eaux claires et fraîches.

Ils campent en famille.

Le maître sabotier est là avec ses fils, ses gendres, qui lui servent d'ouvriers, les apprentis, les filles, la vieille ménagère, et les petits enfants qui s'en vont patauger dans le ruisseau, ou courir follement dans les hautes herbes.

Sous les arbres on a construit une baraque en planches où vient s'abriter toute la maisonnée ; les mulets, qui sur leurs dos ont apporté tout l'attirail, tondent les gazons environnants.

Ainsi installés, les sabotiers se mettent au travail.

Tout d'abord, ils vont à la coupe voisine où se dressent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire.

Les sabotiers recherchent avant tout les troncs de hêtres. L'aulne, le tremble, le bouleau, peuvent aussi être transformés en sabots, mais leur bois spongieux laisse trop facilement pénétrer l'humidité. Le hêtre, au contraire, produit des sabots légers, d'un grain serré, où les pieds se tiennent secs et chauds, en dépit de la neige ou de la boue.

* * *

A grands coups de cognée, les sabotiers abattent les arbres.

Chaque corps d'arbre est alors scié en « tronces ».

Un ouvrier ébauche le sabot à la hache, puis il remet ces ébauches à un autre qui, au moyen de la vrille, commence à les percer et petit à petit évide l'intérieur en se servant d'un instrument appelé la « cuiller ».

A présent, c'est au tour d'un troisième ouvrier, c'est au tour de l' « artiste » qui, armé d'un couteau bien tranchant, finit le sabot et le polit, le sabotier étant français et galant ; aussi, quand il s'agit d'une chaussure féminine, l'artiste grave-t-il sur le sabot soit une rose, soit un œillet, soit une primevère, suivant sa fantaisie.

Dans les plus larges « tronces » sont taillés les gros sabots qui chausseront les pieds robustes des travailleurs qui peinent aux champs ou dans les bois.

Dans les tronces moyennes sont fabriqués les sabots des femmes et ceux, plus coquets, plus mignons, des jeunes filles, dont les claquements secs, retentissant dans un chemin creux, feront bondir de joie, une soirée prochaine, le cœur anxieux de quelque brave garçon.

On taille, on façonne ainsi jusqu'à ce que tous les arbres aient été employés.

Alors, on plie bagage et on lève le camp ; on part à la recherche d'une exploitation nouvelle.

Le travail en plein bois, au sein de la riche nature, rend le cœur gai : les sabotiers chantent sans cesse et façonnent leur ouvrage au milieu des rires et des joyeux refrains.

Gageons, cependant, que dans les bandes dont font partie ceux qui sont venus voir l'Exposition, les chansons s'arrêteront souvent sur les lèvres pour faire place aux questions et aux récits émerveillés. *(Petit Parisien).*

Triste fin d'un jeûneur.

Il y a assez longtemps déjà que les journaux ne nous ont pas entretenu de jeûneurs célèbres. Depuis les expériences de Tanner, de Merlati et de Succi, il ne s'est guère trouvé d'amateurs assez dégoûtés des biens de ce monde pour renoncer au bifteck, à la côtelette, aux petits oiseaux ou à tel autre bon coup de fourchette.

Un nommé Maillard, de Lyon, a cependant tenté l'aventure, mais il est mort, après 25 jours de jeûne.

Ce fait a fourni l'occasion de rappeler le cas d'un certain chanoine de Noyon, qui, au dire des chroniques noyonnaises, s'abstint de toute nourriture à partir du Mardi-gras de 1410, pendant trois ans huit mois et douze jours, et demeura tout ce temps sans qu'un morceau de pain, un atôme de viande ou même une cuillerée de bouillon entrât dans sa bouche.

Ce prêtre, ajoutent les chroniques, s'était consacré à l'étude de l'astrologie et de l'alchimie. Il se livrait aux expériences les plus bizarres, grattait des têtes de mort, faisait bouillir des